

Entre vous et moi, les arbres...

François Hébert

Number 128, February 2011

Arbres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64591ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, F. (2011). Entre vous et moi, les arbres.... *Moebius*, (128), 51–62.

FRANÇOIS HÉBERT

*Entre vous et moi, les arbres...**

pour René Derouin

Commençons par une question un peu biscornue.

Comment se situer sur l'internet?

Du site en tant que paysage au site électronique, la distance est incommensurable.

Car aucun arbre n'y pousse réellement. C'est évident, me direz-vous.

Exemple.

Quel serpent, là, sur le web, pourrait bien concevoir l'idée de se tortiller devant Adam ou Ève pour les introduire au mystère de l'arbre de la connaissance, ou de l'arbre du bien et du mal? Je parlerais, moi, de l'arbre de l'amour. Cet arbre manque absolument. Rien, là, de véritablement séduisant, spirituellement parlant, comme la pomme de la Bible, ou l'appétissante grenade ou le fruit de la passion. L'éternité et l'internet ne font pas bon ménage. La preuve nous en est donnée par le contraire de l'amour : l'omniprésente pornographie dans notre culture, sur l'internet mais aussi dans les clips vidéo et la pub des abribus. Elle crie, hurle, proclame, jouit précisément de l'absence des corps dans leur apparence trompeuse, rue dans les brancards de l'irréalité, de l'immatérialité, du désir inassouvi, de l'impossible présence.

Noir miroir, surface sans profondeur, morte peau.

Mon axiome : nous n'existons pas sur la toile.

Même l'art abstrait perd son latin dans la cavalcade des électrons, perd ses moyens, lignes et couleurs, perd

toutes ses références, fussent-elles ultra-intellectuelles, tant l'infra-matière nous rend aveugles et sourds à ses impulsives ondes, vitesse des électrons, transistors, violence de la foudre, puces sans cœur ni âme, nanobestioles du code génétique, directions instantanées de dieu le GPS, le grand programmeur sacré, l'infra-matière nous rend aveugles et sourds à ses satellites intérieurs, anges ou démons cachés, espions, agents doubles, triples...

Mais!

Qui permettent tout de même à deux personnes situées aux antipodes, mettons au Groenland et à la Terre de Feu, de se donner des nouvelles en temps presque réel, de s'embrasser, façon de parler, via le téléphone portable, ou mobile, avec son porteur, on l'appelle aussi cellulaire comme nous le sommes tous avec les cellules de notre corps qui ont cependant, parfois, la fâcheuse tendance à proliférer, et alors on appelle cela le cancer, tandis que nos téléphones ne contractent jamais une telle maladie, ils meurent trop vite comme de petites baies noires, *black berries*, je pense à toi ma chérie, merci je suis heureuse ici à Ushuaia, dans trois jours nous nous retrouverons à l'équateur, n'oublie pas tes pilules, bien sûr bien sûr, as-tu parlé à ta mère, le temps est humide ici, le Groenland et ses glaciers fondent à une vitesse nouvelle et inouïe, je te rapporte des photos, tu vas voir, etc.

Cause toujours...

Que veulent dire les mots, les noms, les verbes sans la présence?

Pas un arbre qui ne me parle, ne me dise tout bas : présent!

Nous existons certes sur la toile. J'emploie le nous de majesté, mais il s'agit plutôt d'un nous de vrac, de fourre-tout. Je nous ai cherchés sur la toile et nous m'avons trouvé sur ce que j'appelle l'*internetcetera* :

François Hébert est le responsable de cette équipe pour qui la clé du succès repose sur la volonté d'offrir un bon service. La tâche des maîtres serruriers est exigeante...

Pour l'ergothérapie, c'est à la salle François-Hébert...

Recherche de François Hébert à la Procure, réseau librairies internet magasinage...

En ouverture, les textes de François Hébert et de Louis-Philippe Hébert présentent, foisonnants, un concert de voix et un carnaval des corps...

Monsieur François Hébert, génie électrique, 1982...

De François Hébert, il fallait donc attendre le plaisir de jouer presque sensuellement avec les mots et des références détournées à un vaste corpus...

Tout ça reste à voir en parcourant les installations de Tania St-Pierre (Inferno), François Hébert (Paradiso) et Richard Purdy (Purgatorio)...

François Hébert (1783), Marie-Anne Mouton (1782), Philosie Pourciau (1858), Phelonaise Major (1855), Lastie Hébert (1887)...

Le responsable du chantier, François Hébert, assure que cela ne ressemblera à rien de ce qui existe déjà sur le campus...

François Hébert, technicien en micro-informatique...

Hébert François: Phase juvénile de croissance et détermination du rendement des plantations d'épinette noire de la forêt boréale...

[...]

Prosnes pour tous les dimanches de l'année de Messire François Hébert, évêque et comte d'Agen, cy-devant curé de Versailles...

Garage F. R. Hébert, 780, boul. Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Martine...

Présenté par M. François Hébert, architecte paysagiste...

Contact : François Hébert. Description : Récupérateur de briques...

Regards et jeux dans l'espace, textes explicatifs et appareil pédagogique pour les cégeps établis par François Hébert...

Vive la magie avec François Hébert, sculpteur de ballons, spectacle pour tous publics sur Paris et sa région...

François C. Hébert a été nommé vice-président, stratégies réseau, direction des initiatives stratégiques du CN...

Ce projet a été réalisé par monsieur Jean-François Hébert, dans le cadre du programme de maîtrise en criminologie...

Avec Hélène Mercier, François Hébert, Nathalie Derome et Claire Gagné, direction artistique et mise en place Jérémie Boudreault...

Robert Rhéaume, un résident du secteur de Cap-à-l'Aigle, ainsi que son ami François Hébert de Granby, ont été les premiers à venir en aide au pilote perdu...

Je me souviens, ne sommes-nous pas au pays où ces mots devraient avoir une résonance, je me souviens, dis-je, du poète Saint-Denys Garneau qui se voyait en arbre ébranché, en mauvais pauvre, c'est-à-dire en bon pauvre, c'est-à-dire en pauvre qui ne se sent pas assez pauvre pour être capable de se taire, qui s'offre le luxe encore de parler de sa pauvreté, d'en profiter, de gagner de l'argent au figuré avec son autoflagellation que d'aucuns pourraient confondre avec du masochisme. L'arbre ébranché Garneau, par ses branches tombées ou arrachées, me rejoint, me tend les bras qu'il n'a pas. Je lui tendrais volontiers les bras que j'ai, mais il n'est pas là, pas réellement là. Je dois donc travailler mes mots très fort et très longtemps pour qu'ils aient la portée suffisante pour le rejoindre. Mes mots seront d'autant plus réels, efficaces, que mes bras s'effaceront comme dans un songe ou dans la mort, ou dans l'absence tout simplement.

Dans ces bois de Val-David, comme de grands échalas, les épinettes hurlent en silence: présente, présente, présente...

Pauvreté des arbres à nos yeux de nouveaux riches, d'humains prétentieux.

La distance est notre monde, la séparation et la solitude qui s'ensuivent sont notre mode de vie et de non-existence. À quoi bon, par exemple, les photos que nous prenons allègrement avec nos petits appareils de plus en plus raffinés et capables de prendre toutes les décisions pour nous, focalisation, luminosité, temps d'exposition? Bientôt les photos se prendront toutes seules, robotisés au maximum les appareils choisiront les sites, ils auront des jambes comme les petits bateaux qui vont sur l'eau, me croyez-vous, ils ont déjà l'embryon d'une cervelle, ils ont un œil, une oreille.

À quoi bon donc toutes ces reproductions, cette numérisation, ces impressions sur papier de notre apparence, de notre volatilité, ou toutes ces copies du paysage qui n'en a rien à cirer? Songez seulement au sentiment virtuel d'un arbre à l'idée de se voir reproduit dans un livre ou dans un album sur du papier glacé ou tout simplement fourré au fond d'un tiroir: l'arbre est interloqué, dépité, il rit dans sa barbe, je pense aux chênes de la Louisiane avec les mousses vert-de-grisâtres qui pendouillent à leurs branches et en font de beaux vieillards chenus et pensifs, mages celtiques, charlemagnesques, prophétiques, dumbledoresques, victorlévybeaulieuesques... Où en étais-je? Ah oui: à quoi bon les photos sans les corps sur lesquels la lumière est allée se jeter sans le moindre discernement sinon celui de l'objectif, servile comme l'orbite d'un œil sans l'œil, trou béant, doué d'une mémoire au lithium, électrique et rechargeable?

À quoi bon la télévision sans la téléportation? Elle n'a pas le bras plus long que celui du manchot. J'ai regardé le mondial de football à la télé en espérant, en vain bien sûr, que le ballon m'arriverait dans le salon et que je pourrais le botter à mon tour ou le blottir dans mes bras en bon gardien.

Les arbres ont des dizaines, des centaines de bras fantastiques. Les arbres essaient de prendre le vent dans leurs bras.

Pareillement infranchissable, peut-être, est la distance entre le réel et le poème, entre un site palpable, sonore et odorant, comme on en fréquente ici-même, aux Jardins du Précambrien, parmi les épinettes noires toujours au garde à vous et lorgnant de haut de modestes, d'anonymes petits champignons bruns disséminés dans l'ombre de la dentelle de fougères déjà vieilles et brunissantes dès que les jours commencent à raccourcir, donc entre ce site-ci et le site qu'est le poème, flottant dans on ne sait trop quelle dimension de l'esprit, du cœur, de l'oreille, de l'imaginaire ou de la mémoire, la distance paraît infranchissable.

On peut tout de même s'essayer à des parcours, avancées, butées, percées, bonds et rebonds, zigzags. Zigzag : j'aime ce mot, il me parle. Zigzag, zigzag. Je le comprends. Il me convient. Il me comprend. Je zigzague, exactement je zigue et zague, je gigue, je zague et zigue et souque et zougue et zoque et zugue.

Sentier poétique, sentier en poésie. Les mots nous mènent.

Aucun arbre il n'y a, je prétends en exagérant un brin, en notre monde culturel, médiatisé, aseptisé, conceptuel. Monde poubelle. D'où ces petits arbres en pots, malingres, dont on orne nos villes, nos rues, nos salons. Nos parcs sont souvent d'une tristesse et propres, surréalistes comme une publicité de TELUS avec son hippopotame dans un cellulaire-jacuzzi. Et les arbres en plastique sont plus durables, causent moins de soucis, sont lavables et réutilisables de Noël en Noël, dévissables et faciles à ranger, non moins que les squelettes de l'Halloween. Sans oublier les fleurs de plastique que l'on offre à nos défunts dans les cimetières, de quoi me donner le goût de ne pas mourir ou d'espérer qu'un mort sorte de sa tombe pour ramasser ces bouquets factices et nous les lance en plein visage, d'un noble et large geste digne d'un discobole grec et qui laisse la Faucheuse même pantoise, au point que sa faux lui tombe des mains, puis que le mort, tout rentrant dans l'ordre, repose en paix, reprenne son trou dans la terre.

Mais revenons sur terre.

Un site sans sittelle est une honte. La sittelle se tient à l'envers sur les troncs, elle est au courant de l'existence des antipodes, d'où mes amoureux, tout à l'heure, se parlaient au téléphone. De même, le pic qui va d'arbre en arbre à la trajectoire d'un fil électrique, sa pente descendante puis remontante, une belle courbe. On pense à Rimbaud ajustant des guirlandes d'étoile en étoile. Si j'étais une sittelle, peut-être que le poème suivant pourrait me venir à l'esprit, me chanterait.

STRETTE D'AMOUR

*tite fleur
fuchsia
tite fille
feng shui
fenouil
toute folle
tite foule
tite feuille
sittelle
tite elfe*

Personnellement, j'aime grimper dans les arbres comme le baron perché de Calvino ou le chasseur, l'archer que je suis autant qu'auteur, poète dit-on, en prose en ce moment, suivant le courant, le vent, le fil de l'énonciation comme un fétu sur l'eau, sur le ruisseau forestier que nous avons, ma compagne et moi, baptisé *La passante* en l'honneur de Baudelaire, et qui rejoint la rivière Tomifobia que les Abénakis connaissaient bien et qui descend vers les États-Unis, mais remonte, peu encline à fréquenter les Yankees, et après sa courte visite au Vermont, mène au lac Massawippi.

Une petite moralité en passant, permettez ? Plutôt que de grimper dans les rideaux, grimpons dans les arbres.

Il y a quelques jours, Marc Walter, dont on peut voir tout près d'ici les structures aériennes juchées dans les épinettes, se promenait sur ses échafaudages en bon singe avisé, ami des arbres, artiste peu soucieux du monde des cotes et coteries et galeries et petits gâteaux des vernissages.

Si je parle de Marc Walter, c'est qu'il n'est pas tout à fait absent et je lui tends, ici même en ce moment, la main dans ma parole. Je tiens parole. Je lui avais dit que nous nous reparlerions. Quelqu'un lui a demandé comment on devient artiste *in situ*. Comme ça, il a dit, je crois me souvenir. On va *in situ* et on se situe. On n'a pas de permission à demander, on se donne la mission qu'on veut, qu'on peut.

De fil en aiguille...

L'araucaria du Chili, je l'ai vu au Portugal récemment. J'en vois aussi sur Wikipédia, l'encyclopédie qui se dit libre. Libre de quoi? L'araucaria, j'apprends, a un autre nom: *désespoir des singes*, sans doute parce qu'il est difficile de l'escalader, peut-être à cause de ses branches légères ou retombantes ou piquantes. Grimper dans le nom de l'araucaria comporte également des risques. Pensons à la pauvre cantatrice qui voudrait entonner l'aria rauque de l'araucaria: ses codes vocales s'en trouveraient effilochées et brisées, car l'araucaria ne se laisse pas déplacer ou traduire impunément. Même s'il penche parfois au gré du sol ou du soleil ou des vents, il tient à son site.

Araucaria, araucaria: il y a des sites dans ma gorge.

Le poète est proche du nourrisson dans son landau, sous un arbre, s'essayant à des mots, gargouillant des phonèmes:

FRONDAISON VUE D'UN LANDAU

un arb

iiii

n'arb

un aaarbr

arbreu

brrr

herbe

aaaa

n'arbeur

eur eur

ouiii

arabe râble beurre

areu areu

orbe

Vaincre la distance, cela se peut-il sans l'accepter d'abord? C'est l'amour, une attention et une tension non moins électrique que la matière profonde et bien entendu grisante et électrisante pour qui s'y aventure comme sur un fil, voire comme *dans* un fil. Soyons précis, technique, moderne avec un brin d'ironie : faisons l'amour, faisons de l'amour dans un tel fil ou câble optique avec un flux de type DPS plein débit, soit du 1,5 mb/s, ou câble coaxial triplement blindé avec connectique et plaqué or. Un tel kâmasûtra de l'informatique, régissant la position des doigts sur le clavier de l'ordinateur, doigts droits et fermes ou doigts mous et humides, ou dictant au photographe sa position par rapport au paysage, ce kâmasûtra décalé et cérébral a sans doute ses charmes, mais pour ma part je remonte au singe comme j'en descends, oui tu descends du singe et c'est assez récent, commente malicieusement ma compagne, singe ou lynx, oui, je remonte dans mon arbre et guette ma délicieuse proie, non je ne mange pas ma compagne, mais je demeure religieusement attentif au décor et à tout ce qui bouge et au moindre bruissement, dans l'expectative d'une présence, d'une beauté, du réel absolu comme dirait l'autre, fidèle en cela au mythe gréco-romain d'Artémis ou Diane chasseresse, en espérant qu'elle ne lancera pas contre moi ses chiens, la déesse et non ma compagne qui n'a pour se défendre contre les intrus qu'un petit yorkshire hirsute aux sourcils franchement plus attachants que ceux d'un Michael Ignatieff. En attendant le cerf dans mon mirador, j'ai le temps, comme l'arbre, j'ai l'arbre et le temps avec moi, de mon côté, nous formons un tout, et je puis réfléchir à tout cela. Je puis rêvasser les yeux ouverts au vaste mystère de la vie et décoller dans les grandes largeurs de l'univers, mais fermés au réel tout proche. C'est une erreur, car il adviendra que des chevreuils, avec leurs grands yeux sombres mais doux, m'apercevront, plongé dans mes pensées et ne les ayant pas repérés. Ce sont de véritables fantômes, mais bien réels, et me voyant, ils vont sourire imperceptiblement, non sans une inquiétude fondée, puis sans demander la permission ils vont s'en aller sur la pointe de leurs sabots comme des ballerines et sans le moindre petit bruit, craquement ou frottement, et ni vus ni connus vont prendre le large par

le touffu et l'obscur du bois le plus sale, tout en faisant tournoyer leurs grandes oreilles comme des radars au cas où un autre chasseur, ou coyote, se trouverait dans les parages.

Et la forêt redeviendra amicale et rassurante.

À moins que ne passe dans l'air une chasse-galerie ou une voiture volante comme dans un film de Harry Potter, passant au-dessus d'arbres fantasmagoriques, tentaculaires, pulsionnels, attirants et inquiétants à la fois.

Justement, une façon d'aborder les arbres, audacieuse et très risquée, et c'est la technique qu'a employée un ado de ma connaissance, laissé sans surveillance par un père distrait, technique qui consiste à prendre la voiture familiale et à la conduire sur le gravier d'un chemin de campagne assez vite pour n'être plus capable de freiner ou de la diriger au moment voulu, c'est-à-dire dans une courbe, et pour la voir pour ainsi dire et sans exagérer, ou presque, s'envoler dans le décor, en l'occurrence un bosquet d'arbres divers d'une vingtaine d'années, érables rouges ou à sucre, bouleaux blancs ou gris ou jaunes, faux trembles ou peupliers, cerisiers tardifs, sapins, cornouillers, fardoques diverses, bref le jeune n'a pas eu le loisir d'en faire l'inventaire comme Paul-Marie Lapointe dans son célèbre poème et la voiture a défié toute cette confrérie d'arbres sur une bonne distance, a foncé sur eux de tout son poids et de toute sa vitesse. Or les arbres ont eu la gentillesse de plier l'échine sous le véhicule devenu fou. Puis il s'est immobilisé et l'ado s'est retrouvé en larmes, inconscient de ce qui venait de lui arriver, il pleurait, c'était sa sève à lui, les arbres ont gagné tout en lui cédant quelque peu le passage, magnanimes, et en amortissant son retour à la normalité, non moins inconscients certes que le garçon dont l'aventure, ou plutôt la mésaventure, lui aura enseigné la dureté du réel et de la matière, et la prudence, et m'enseigne à moi encore une chose, à savoir que les dieux existent, ou Dieu, alias la chance, parce qu'un arbre mature n'aurait pas eu pitié du fugueur. Les arbres de ce site-là étaient aussi dans leur adolescence.

À la fois l'étrangeté et la familiarité d'un arbre sont, pour moi, absolues.

Il y a une trentaine d'années, un poète haïtien, alors exilé à La Havane, m'a généreusement dédié un poème intitulé IDENTITÉ, parce que je venais de pasticher John Kennedy en visite à Berlin disant : je suis un Berlinois. Non sans un brin d'ironie, je me voyais en sapin. Permettez que je vous dise les sept lignes de son poème comme si j'étais un poète antillais :

*Un homme tendre du Québec
un jour d'été, dans une forêt natale,
murmura : je suis un sapin.
Moi, loin de Jacmel, un soir d'hiver,
j'ai susurré : je suis un cocotier.
Le monde entier en nous deux
a reconnu des fils jumeaux de sa beauté.*

Comment a-t-il su qu'un sapin était un arbre tendre ? Ce poète se dit maintenant un homme-baniani, avec ses racines aériennes. Je ne vous oublie pas, René Depestre. Vous êtes dans le Languedoc maintenant, devant de vieilles vignes. J'écris ces lignes à Montréal, devant un érable de Norvège défeuillé. Nous sommes loin l'un de l'autre, mais nous demeurons ligneux, tous les poètes sont tels avec leurs lignes, et nous savons, avec les agronomes, que ce sont les arbres, dans le long terme, qui sauveront Haïti, terre brûlée par les deux soleils du ciel et de la terre.

J'aime les arbres, je les abats avec ma tronçonneuse Husqvarna orange, au moment où ils commencent à vieillir, où leur faite ne produit plus de feuilles comme d'aucuns perdent leurs cheveux, et sont sur le point de rendre l'âme, ou leur sève, et leur cœur aux larves et aux fourmis, vont tomber, je les aide et leur assure une chute bien orientée, laissant la place aux arbres voisins qui sont dans leur adolescence, et leur assure même un surcroît d'existence, de présence, sinon de vie, en les transportant ailleurs pour la transformation en bois d'œuvre ou en pâte pour le papier, sur lequel, est-il besoin de le préciser, ces lignes s'appuient pour les célébrer, mes arbres.

En mai, les samares d'un érable argenté, que les gens du pays appellent aussi plaine blanche, atterrissent dans

ma cour comme autant d'hélicoptères, ainsi que les enfants les appellent, et qui n'eussent pas manqué de fasciner et d'inspirer un Léonard de Vinci dans ses dessins d'artiste et ingénieur. Ou un auteur de science-fiction, qui pourrait en faire débarquer des extraterrestres lilliputiens et très méchants, ou sympathiques, selon ses propres dispositions.

Tout part de soi, finalement, comme ces paroles que je viens de vous adresser, printanières samares ou feuilles d'automne, comme il vous plaira.

Et je ne vous aurai rien dit des arbres, finalement.

Et trop parlé de moi.

Je vais donc faire comme ils font aussi : me taire.

À moins qu'ils ne disent des choses que nous n'entendons pas ?

*Causerie prononcée dans le cadre du Symposium 2010 des Jardins du Précambrien à la Fondation Derouin, Val-David, 24 juillet 2010.